

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE
TOME 35
ANNÉE 2004

ISSN 1146-7282

Séance du 25 octobre 2004

Réception du docteur Jean-Pierre REYNAUD

Discours du récipiendaire :

Eloge des professeurs Michel ATTISSO
et Jean CADERAS de KERLEAU

Si un gentil « masc » ⁽¹⁾ m'avait prédit, il y a plus de 40 ans, alors que jeune « tambourinaire » ⁽²⁾ je jouais avec mes vieux « mestres de masseto » ⁽³⁾ l'air provençal de « L'acadèmi » ⁽⁴⁾ dans les « félibréjado » ⁽⁵⁾ de mon pays, qu'un jour me verrait reçu dans une aussi noble et prestigieuse compagnie que votre Académie, Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, mesdames et messieurs les membres, je lui aurait accordé un très incrédule sourire... ! Et pourtant me voici des vôtres grâce à vos bienveillants suffrages. Je mesure avec émotion l'honneur qui m'est fait aujourd'hui, mais aussi la modicité de mes mérites. A la fierté de siéger dorénavant parmi vous, s'ajoute le bonheur de retrouver des maîtres illustres à qui me lie un respectueux et très sincère attachement, des amis précieux et estimés, des personnalités connues et admirées. J'ai aussi le privilège d'y retrouver la mémoire de maîtres vénérés et à qui je dois tant.

L'élévation de l'esprit, l'enrichissement culturel, le partage de la connaissance règnent parmi vous et assister aux séances de l'Académie procure d'agréables et savoureux moments. Y être assidu est un agrément rare, et y recueillir tant de bienfaits est un noble et riche présent.

Je souhaite exprimer à tous ma profonde gratitude et mes vifs remerciements. Cependant, vous consentirez, je le pense, à ce que je tiennne en particulière reconnaissance le Professeur Régis Pouget, dont l'estime m'est chère et qui est mon parrain au sein de votre assemblée.

Vous me permettez d'associer à la joie qui est la mienne ma tendre compagne, ma très chère Lyna, sans qui ma vie ne serait rien et mon cœur bien vide.

J'adresse une très affectueuse et reconnaissante pensée à mes parents, à mes grands parents disparus et surtout à mon très cher grand-père, Emmanuel Eysseric, dont la solide et attentive présence me guide à chaque pas sur la route de la vie.

J'exprime aussi ma profonde affection à mes enfants qui, avec leur gaieté, leur ardeur, leur sérieux, leur joie de vivre et leur entrain sont des exemples de courage et de bonne volonté. Qu'ils partagent cependant mon affection avec mes beaux enfants, mes petits enfants et mes filleuls, car ils sont tous pour moi un allègre soutien et une source de joies. J'ai aussi une pensée pour mon frère et sa famille, à l'autre bout du monde, dans ce continent australien étonnant et curieux. Enfin, il me plaît d'évoquer ici les liens qui m'unissent à toute ma parentèle, oncle et tantes, cousins et cousines, et à ma grande famille malgache.

Je salue mes amis de jeunesse, les amis de notre foyer, ceux du monde médical et du Rotary, mes camarades officiers de réserve, mes associés, mes collaboratrices, mes collègues, qui me font le grand plaisir d'être ici ce soir.

Cette maison qui nous réunit, grâce à l'obligeance de sa directrice Madame Romieu que je remercie, est le symbole du métier que j'ai choisi il y a maintenant 39 ans et qui m'a comblé. C'est avec un esprit de compagnon que je l'ai abordé et je tiens à rendre hommage à ceux qui m'ont transmis cet esprit, en particulier les conseillers de l'Ordre des Médecins, mes confrères et amis de la Clinique du Parc, ainsi que mes pairs et maîtres dans la spécialité de Chirurgie Plastique Reconstructrice et Esthétique.

Il m'échoit aujourd'hui un devoir particulier... C'est celui de prononcer l'éloge de deux hommes exceptionnels, deux personnalités attachantes et respectées qui m'ont précédé au fauteuil XXI de la section de médecine de notre illustre compagnie.

Cette tâche, dont je mesure la difficulté, est cependant exaltante car, au-delà des qualités de ces deux hommes, il m'est permis aujourd'hui d'évoquer une corporation qui s'est récemment éteinte sous le dernier coup de vent de la modernité égalitaire ; il est vrai que cette flamme vacillait depuis longtemps sous les bourrasques du mépris, de l'envie, et de l'ingratitude. Il est vrai que l'esprit qui la faisait tant briller autrefois s'était émoussé, désincarné, dilué dans l'anonymat. Il s'agit de l'Internat des Hôpitaux, duquel les carrières de mes prédécesseurs sont directement issues et à qui je dois tout ce qui compte dans ma vie professionnelle. La fierté d'appartenir à cette corporation à la suite de ces grands aînés me donnera, je l'espère, la force et les moyens d'évoquer ici leur mémoire avec toute la justesse et la vérité qu'elles méritent, bien que toujours vivantes chez leurs élèves et condisciples.

Michel Attisso, trop tôt disparu après son accession au XXI^{ème} fauteuil, n'eut malheureusement pas le temps de faire l'éloge de Jean Caderas de Kerleau. Tous deux furent Internes des Hôpitaux de Montpellier, nommés au concours, chacun dans les disciplines sœurs de médecine et de pharmacie, et je m'enorgueillis de les compter parmi mes grands anciens. C'est une joie profonde d'évoquer ici devant cette admirable assistance leur vie et leur carrière, dont le dénominateur commun est cette volonté de vaincre et de servir, que l'on retrouve en filigrane dans l'histoire des femmes et des hommes qui firent de l'Internat l'élite sans laquelle rien de grand ne fut fait pendant deux siècles pour l'homme et sa santé. L'Internat, cette confrérie fidèle à ses traditions, ce compagnonnage inégalé, ce creuset de vertus et de talents, cette forge du travail et de la connaissance, fait partie de ce groupe de communautés humaines où la richesse d'un adjectif lui confère le statut de grand nom propre : le maréchalat, le professorat, le doctorat, le pontificat...

Permettez-moi, avant leurs évocations, de dissenter quelque peu... Cette volonté de vaincre, confinant parfois à l'opiniâtreté, va jalonner la vie de mes grands anciens. Volonté de mener à bien des études supérieures malgré des conditions familiales modestes, volonté de réussir ce fameux concours et d'accéder à l'élite, volonté de se hisser aux plus hautes marches de la hiérarchie universitaire, volonté de faire flotter très haut les couleurs de l'école qu'ils avaient fondé, volonté de servir également l'humble et le nanti, volonté de donner sans compter, avec charité, à l'humanité souffrante, les fruits de leur inlassable travail. Mais comment animer cette volonté sans la foi profonde qui était la leur ? Et ce que leur donna en partage et en commun cet esprit caractéristique de l'Internat ne fit que sublimer leurs qualités et leurs dons personnels que je vais retracer maintenant.

Michel Attisso, mon immédiat prédécesseur, est né le 8 mai 1925 à Zalivé au Togo, alors colonie française de l'Afrique Equatoriale. Il suivra des études secondaires chez les Pères Blancs pendant lesquelles il sera fortement marqué et imprégné par la culture chrétienne. L'Ecole William Ponty, célèbre dans l'Afrique de l'Ouest pour la rigueur et la qualité de son enseignement, le verra côtoyer de futurs grands hommes africains. Il s'y lia avec le Président Houphouët Boigny et entretint avec lui une très longue amitié. Très tôt, ses qualités le font remarquer par ses maîtres qui décèlent en lui un formidable potentiel. Son engagement chrétien est fervent, il sera scout et manifeste très tôt le désir d'aider son prochain et de partager. Après son baccalauréat, ses professeurs l'aident à s'inscrire dans une faculté de la métropole où ils sont sûrs qu'il pourra développer pleinement ses qualités et ses dons.

Il s'inscrit donc, épaulé par les mouvements d'étudiants catholiques où il milite ardemment, à la Faculté de Pharmacie de Montpellier.

Jeune étudiant passionné et travailleur, il est rapidement remarqué par le Professeur Pierre Castel, dont l'attentive sollicitude envers les étudiants africains était bien connue. Persuadé que le jeune Michel est promis à un grand avenir, ce grand patron va l'aider, l'encourager et le prendre sous son aile pour le conduire vers les sommets. C'est une véritable affection qui les lie et les espoirs que le maître vénéré plaçait en l'élève seront d'éclatantes réalités. Pierre Castel le pousse à présenter d'abord l'Internat des Hôpitaux en Pharmacie en 1950. Son succès n'est que le début d'une longue liste de diplômes, grades universitaires et fonctions hospitalières que son infatigable ardeur va lui mériter.

C'est bien sûr d'abord le Diplôme d'Etat en pharmacie en 1952, brillamment obtenu au terme d'une scolarité exemplaire où il mène de front son travail d'Interne, son engagement associatif et ses travaux personnels. Il bâtit une très solide culture scientifique et il en cueille les lauriers, puisque de nombreux certificats de spécialités en pharmacie (Sérologie, Microbiologie, Parasitologie, Biochimie, Bromatologie) seront complétés par une Licence ès Sciences réunissant la chimie générale, la biologie et la botanique et obtenue en 1953. Une puissance de travail exceptionnelle alliée à une intelligence brillante et à une mémoire aiguisée orchestrent ces réussites.

Il passe sa thèse de Docteur en Pharmacie en 1954, reçu Interne Médaille d'Or en 1955 et sur sa lancée, toujours épaulé par le Professeur Castel, il obtient le Pharmacopat et devient Pharmacien des Hôpitaux. Il fut alors l'adjoint de son maître et dirigea la Pharmacie des Cliniques St Charles, de la Maternité et de l'Hôpital Général.

Michel Attisso va ensuite entrer dans une carrière universitaire des plus remarquable. Assistant de Faculté passionné par la recherche et l'enseignement, c'est tout naturellement qu'il présente et réussit le Concours de l'Agrégation en 1961 qui le voit nommer Maître de Conférence Agrégé des Universités. Là se dessine un tournant capital dans sa vie professionnelle qui l'élèvera rapidement au niveau mondial et international. Il choisit en effet de rejoindre sa chère Afrique en acceptant un poste à la faculté de Médecine et de Pharmacie de Dakar, dans ce jeune Sénégal qui prend son essor de pays indépendant, mais dont les liens avec la France restent très forts. Combien de jeunes universitaires français y firent-ils leurs premières armes !

Michel Attisso va construire et développer la recherche et l'organisation de l'enseignement, avec sa foi et son énergie habituelle et en donnant le meilleur de lui-même au service de cette Faculté en plein essor. Il est titulaire de Chaire en 1966, et

premier vice-doyen. Il établit les bases de la pharmacie nationale en matière de législation, il enseigne la Biologie, la Parasitologie, la Génétique, la Pharmacie Galénique. Son enseignement et ses qualités de planificateur et de conseiller avisé font l'unanimité et il devient un précieux collaborateur des gouvernants. Il est reconnu dans toute l'Afrique comme une personnalité éminente et il a l'écoute de nombreux chefs d'états dont il sera l'ami. Sa carrière est alors internationale et nous verrons à quels postes prestigieux elle le conduira, car il fait pleinement partie de cette élite appelée à donner au continent Africain son essor et sa modernité.

Dés 1962, il est nommé expert auprès de l'Organisation mondiale de la santé en matière de Pharmacopée internationale et de Pharmacodépendance. Il est membre de plusieurs instances internationales comme l'Organe international de contrôle des stupéfiants, celui du développement industriel, celui de l'éducation pour la santé. Il en devient aussi un dirigeant actif et respecté. Appelé en missions d'études et d'expertise auprès de nombreux états africains, il présidera le Conseil scientifique de l'Organisation de l'Unité Africaine. Au plus haut niveau de la recherche et de l'enseignement moderne, il n'oublie pas ses racines et s'intéresse à la médecine africaine traditionnelle dont il connaît la pharmacopée. Il créa, développa et anima le Comité de la Médecine traditionnelle et des plantes médicinales africaines au sein de l'OUA.

Il joua enfin un grand rôle au sein de la Fédération Internationale de l'Industrie du Médicament, notamment comme conseiller du Comité des Présidents.

Toute sa vie, il répondit aux appels de la communauté internationale qui le sollicitait, en s'engageant à fond dans chaque domaine de son immense compétence, avec une énergie et un enthousiasme qui étonnait tout le monde. Ce sens du service aux autres, cette espérance dans l'avenir de l'humanité qu'il contribuait à sauver, étaient animés par une foi profonde et sincère soutenue par une solide culture théologique. Chrétien fidèle et pratiquant, il vivait cette foi et ce don de soi au quotidien.

Lorsqu'en 1972 la Chaire de Microbiologie devient vacante à la faculté de Médecine de Montpellier à suite du décès du Professeur Bessières, le professeur Michel Attisso est appelé à lui succéder. Revenu vers sa chère faculté, il va se consacrer à l'enseignement et à la recherche tout en menant parallèlement toutes les activités que je viens de citer. Ses cours magistraux, les publications qu'il rédige ou qu'il coordonne, les thèses qu'il dirige, révèlent, s'il en était encore besoin, les qualités de pédagogue et de scientifique qui rayonnent largement au-delà de Montpellier. En 1973, il est membre correspondant de l'Académie de Pharmacie, membre associé de l'Académie des Sciences d'Outre Mer et Lauréat de l'Académie de Médecine. Pour ses élèves et disciples, comme pour les étudiants en Pharmacie, sa stature intellectuelle, son immense savoir, et son talent suprême d'universitaire, imposent le respect et l'admiration. Ce qui domine en fait chez Michel Attisso, c'est une formidable puissance de travail et une rigueur permanente, qui ne brident pourtant pas une capacité d'adaptation à tout sujet nouveau et à toute situation humaine ou matérielle difficile.

Il est exigeant, parfois dur, avec son entourage, mais c'est à l'image de ce qu'il s'impose et de ce qu'il pratique à chaque instant, avec allant et bonne humeur. D'une élégance rare, il est courtois et avenant, et son accueil est agréable. Mais il était capable de sermonner durement le paresseux ou le nonchalant, le négligé, l'arrogant et le pleutre. Il avait une telle haute idée de l'homme et de ses missions qu'il ne pouvait supporter qu'on en dégrade l'image par un comportement douteux. La malhonnêteté le révoltait, lui pour qui la probité et la fidélité étaient vertus majeures.

Cet homme charitable, scrupuleux et intègre, était naturellement attentif aux autres et très bienveillant devant un sincère désarroi. J'ai le souvenir d'un Dimanche matin, à l'Hôpital St Charles où j'étais chef interne, et où il vint résoudre un important problème de gestion de stock de stupéfiants auquel était confronté une Interne en Pharmacie en pleurs. Véritable bourreau de travail, infatigable, et répondant à toutes les sollicitations (ce qui lui faisait faire plusieurs milliers de kilomètres par an... !), il puisait dans un courage hors du commun et une conviction chevillée au corps les forces nécessaires à l'accomplissement de ses missions. Il avait cependant les qualités requises pour prendre du recul et décider avec sagesse et pondération, grâce notamment à son expérience et sa culture.

Il exprima ses qualités d'organisateur et de gestionnaire lors de sa nomination au poste de Pharmacien-Chef du Centre Hospitalo-Universitaire de Montpellier qu'il occupa de 1974 à 1991, année où il fut admis à la retraite, laissant à ses successeurs un outil remarquable. C'est lui qui mit en place la gestion des matériels à usage unique, l'élaboration des principes généraux de la dotation globale et de la responsabilité des prescripteurs, la définition des nouvelles méthodologies en terme d'approvisionnement et de distribution. Aucun domaine de la science pharmaceutique ne lui étant étranger, il impulsa le développement d'une Unité centrale de fabrication et contrôle des médicaments. Il exerça son rôle d'expert sur le plan national dans le cadre des autorisations de mise sur le marché.

Pour n'importe quel haut responsable hospitalo-universitaire, cette somme considérable de responsabilités et de charges aurait largement suffi, mais pour Michel Attisso, chez qui brûlaient une exceptionnelle ardeur et une immense volonté de servir, il fallait encore un autre champ pour les exprimer. Ce total don de soi allait encore une fois s'exprimer envers sa chère Afrique. Grâce à sa connaissance des milieux universitaires et scientifiques internationaux, et y puisant, par ses qualités d'organisateur et de pédagogue, les ressources humaines et matérielles nécessaires, il est à l'origine du grand Projet de formation spécialisée en Gestion pharmaceutique appliquée. La mise en œuvre de ce projet, son projet, est née d'une étroite collaboration entre la faculté de Pharmacie, l'Université Montpellier I et l'Organisation Mondiale de la Santé. Il va conduire à la formation de jeunes pharmaciens africains de terrain, avec un diplôme reconnu, au travers de cours théoriques et pratiques dans tout le continent africain. Michel Attisso se dépense sans compter dans cette grande œuvre, il en est l'âme et le bâtisseur, et sa jeunesse d'esprit et son dévouement susciteront une vénération sincère de la part de ses étudiants qui l'adorent. L'esprit scout est chez Michel Attisso totalement exprimé.

Ce dévouement envers le monde africain qui le vit naître, qui le mène à s'engager ainsi partout au service du progrès et des peuples en marche, est animé par cette volonté profonde de permettre à ses frères d'atteindre, comme lui, les hautes marches de l'histoire humaine, et de rendre un peu ce que le destin, bien aidé par son ardeur personnelle, lui apporta.

Si en France ses mérites sont bien évidemment reconnus, récompensés en particulier par les nomination de chevalier de l'Ordre National de la Santé Publique et d'officier des Palmes Académiques, c'est en Afrique que les plus grands honneurs lui seront réservés par l'élévation aux grades de commandeur d'ordres nationaux comme ceux du Togo, du Sénégal et de la Côte d'Ivoire.

A sa retraite en 1994, l'Université de Montpellier I lui décernera le titre de Professeur Emérite, lui permettant de garder encore un contact étroit et fructueux avec ses collaborateurs.

Ce grand chrétien, ami de Georges Suffert et de Chevrion, qu'il connut à la JEC, fit donc de sa vie un engagement permanent au service de l'homme et de l'avenir de l'humanité. Homme aimable, à tous les sens du terme, il possédait aussi un sens de l'humour indéniable qui en faisait un collègue apprécié, en particulier dans le corps professoral et dans de nombreux cercles, comme au Rotary-Club dont il fut très longtemps un membre dévoué. Il mena encore, après sa retraite, de nombreux combats au service des autres. Il eut l'immense douleur de perdre son épouse Claudie et son dernier fils à quelques mois d'intervalle. Malgré l'affection de ses trois autres enfants et l'amitié de nombreux proches, Michel Attisso gardera une infinie tristesse. Son élection au XXI^{ème} fauteuil de la Section de Médecine de notre Académie en 2002 aurait dû être la source d'un apport humain et scientifique exceptionnel. Malheureusement la maladie en décida autrement et il disparu le 14 décembre de cette même année. Les témoignages affluèrent du monde entier et ses obsèques, présidées par son cousin, ancien Archevêque de Lomé, furent l'occasion d'un dernier hommage unanime et sincère.

Sa trop courte vie d'académicien ne lui a donc pas donné la possibilité d'être reçu en séance solennelle et de prononcer l'hommage du Professeur Jean Caderas de Kerleau. Il l'aurait fait avec brio et éloquence. Je n'aurai pas la prétention de le suppléer, mais je m'efforcerai d'être digne de la charge qui m'incombe donc maintenant.

Jean Caderas de Kerleau est né au Guilvinec, dans le Finistère, le 10 Septembre 1906. Son père Etienne Caderas y est médecin de campagne, mais il a la douleur de le perdre à l'âge de 12 ans. Ce père, emporté par la grippe espagnole contractée dans la famille d'un jeune marin décédé qu'il était allé reconforter, restera un exemple pour le jeune orphelin qui, élevé par sa mère et sa grand-mère, suivra avec sérieux et travail une belle scolarité, d'abord à Lannion, puis à Rennes où il passera à 17 ans avec succès son baccalauréat, qui comportait on s'en souvient deux parties à l'époque.

Sa mère se remarie alors avec M. Bourienne, haut fonctionnaire dans la préfectorale, qui est bientôt nommé à Montpellier. Le jeune Jean les suit. Ce deuxième père, comme il aimait l'appeler, l'élèvera avec affection et lui apportera tout son soutien pour la suite de ses études, maintenant universitaires.

Selon la volonté d'une aïeule de sa branche maternelle, qui ne voulait pas que le nom de famille, sans héritier masculin, ne se perde, il sera adjoint à son nom le patronyme de de Kerleau.

Jean Caderas de Kerleau entre donc à la Faculté de Médecine de Montpellier. Jeune étudiant brillant et travailleur, il va passer les concours hospitaliers. D'abord l'externat, puis l'internat des hôpitaux, qu'il prépare sous la houlette de Paul Boulet, Edouard Mourgue-Molines et André Guibal. Il est reçu, à 25 ans, major de la promotion de Novembre 1931. Ses condisciples resteront ses amis pour la vie, aussi bien Jean Balmes et Jean-Marie Bert, qui seront agrégés de médecine,

qu'André Sauvy ou Fernand Bourguet et Juliette Fosse-Badel, médecins de famille à Grasse, Aubenas ou Montélimar. Il fit plus tard de Jean Balmes, grand pédiatre, son collaborateur rapproché à la maternité et le médecin de ses enfants.

Son internat va se dérouler auprès de maîtres célèbres qui apprécieront très vite ses qualités humaines et professionnelles et qui le pousseront à entamer une carrière hospitalière et universitaire. Cet internat est interrompu par la période du service militaire dont il gardera d'excellents souvenirs.

Permettez moi de m'étendre un peu sur cette période d'un temps, hélas pour moi aujourd'hui révolu, où chaque jeune français était appelé à servir notre pays et à le défendre. En effet, au-delà des années, la fierté que j'éprouve à accéder à ce XXI^{ème} fauteuil après Jean Caderas de Kerleau est encore amplifiée par celle d'avoir appartenu, comme lui, aux troupes alpines. Il servit en effet au 159^{ème} Régiment d'Infanterie Alpine à Briançon. Le 15-9, puisque c'est ainsi qu'il faut l'appeler, est un corps prestigieux que je connais bien. Une partie des hommes de ma famille y ont fait leur temps et même la Guerre, car il recrutait bien sûr d'abord les alpins de ce beau département des Hautes Alpes où je suis né. Mon service militaire, à la 17^{ème} Brigade Alpine dont il dépendait, me permit de partager souvent ses manœuvres et opérations. Des amis proches l'ont commandé. Jean Caderas de Kerleau en parlait toujours avec sympathie, car il y vécut de très bons moments et en ramena donc des souvenirs qu'il aimait raconter en famille. Il y fit bien sûr du ski, de la montagne, et racontait comment il descendait les pentes du Montgenèvre, coiffé de la « tarte » traditionnelle. Quelle émotion d'imaginer à 40 ans d'intervalle avoir parcouru peut être les mêmes pistes que lui dans les Ecrins, ou vers Les Granons et le Fort du Chaberton ! Pour ce sportif avisé, la station de ski du Montgenèvre restera sa préférée.

S'il servit sous les drapeaux avec dévouement et abnégation, dès son retour à la vie civile, il lui consacra ces mêmes qualités. Adjointes à une ferme volonté et un travail énergique, et sous le sceau d'une fine intelligence, elles le pousseront, après sa thèse de doctorat soutenue en 1935, dans la préparation du concours d'agrégation qui le conduisit à Paris notamment pour y parfaire son savoir déjà imposant dans les plus grands services d'obstétrique de la capitale, à Baudelocque en particulier. Il y forgea quelques solides et fidèles amitiés auprès de ses collègues parisiens, et recueillit l'estime de grands patrons tel Lévy-Solal et Lacomme. A Montpellier, sa ville, il est l'élève brillant et apprécié de ses patrons qui le poussent et l'encouragent dans cette dure préparation. Il faut savoir qu'à cette époque, l'agrégation exigeait, outre des connaissances étendues et une culture très solide, des qualités d'enseignant hors pair et des qualités humaines rares. Un sens supérieur de la pédagogie était exigé, et il allait de soi qu'une présentation sans reproche régissait le tout. Nous dirions en raccourci qu'il fallait « beaucoup de classe ». Naturelle chez Jean Caderas de Kerleau, il l'exprimait toujours avec brio mais sans orgueil ni démesure. Il est nommé agrégé d'obstétrique en 1939 et il rejoint à Montpellier son maître, Paul Delmas, auprès de qui il avait terminé son internat et qui l'avait choisi comme assistant à la Maternité dès 1935. Agrégé à 33 ans ! Quel parcours ! Quels talents, quelle force de travail, quelles sommes considérables de connaissances et quelle expérience clinique sont couronnés alors par cette nomination ! Qui pourrait rivaliser avec ce plus jeune agrégé de France ?

A peine revenu à Montpellier, c'est la mobilisation, dont il pressentait malheureusement l'imminence en raison des bruits de bottes d'Outre Rhin et les événements qui avaient secoué l'Europe dans les mois précédents. Elle lui donne l'ordre de rejoindre un Hôpital d'Evacuation à Troyes, « son » H.O.E comme il aimait à le dire. Il y retrouve Paul Boulet, son cher conférencier d'Internat. Il y est chirurgien, délaissant quelque peu ses chères accouchées, et y soigne les soldats de la « drôle de guerre », mettant à leur service toute sa solide formation chirurgicale de base acquise pendant son internat.

C'est dans cette Champagne, déjà meurtrie pendant la Grande Guerre, que la providence, attentive et affectueuse, conduit vers Jean Caderas de Kerleau une jeune infirmière de la Croix Rouge, patriote et dévouée, qui s'était mis volontairement au service du pays et de ses soldats. Cette rencontre va sceller un pacte d'amour et toute une longue vie partagée entre Françoise et Jean. Ils se fiancent, mais l'attaque allemande de mai 1940 les plonge dans la tourmente de la guerre éclair. C'est l'afflux de blessés, la guerre n'est plus drôle, si tant est qu'elle l'ait vraiment été. Jean opère, dirige son équipe avec courage et tenacité, se dépense sans compter pour secourir ces jeunes soldats meurtris. Il faut pourtant se résigner au repli de sa formation menacée par l'avance allemande et même à la retraite où ses qualités incomparables de chef d'équipe chirurgicale lui permettent de maîtriser une situation de plus en plus chaotique, qui se terminera à l'armistice dans la région de Montauban. Sa conduite exemplaire fera qu'il sera décoré de la Croix de Guerre.

En cette triste fin d'année 1940 pour la France, alors que seule une voix s'est élevée outre-manche pour appeler au sursaut national et préparer le renouveau, Françoise et Jean se marient. De retour à Montpellier avec sa jeune épouse, Jean Caderas de Kerleau réintègre la maternité et l'équipe du Professeur Paul Delmas. Au cours des années sombres, il va se consacrer à ses malades et accouchées, menant de front son activité hospitalière et une clientèle privée qui sera rapidement conséquente. Sa renommée est grande, d'humbles confrères de la campagne ou de grands médecins de la ville font appel à sa science en tant que consultant. Du cabinet de la Rue de l'Ecole de Médecine où il s'est établi et où son jeune foyer s'épanouit, partent alors la moto ou la voiture qui le conduisent, souvent avec sa chère Françoise, assistante dévouée, aux quatre coins du département pour faire un accouchement prévu difficile où assister un confrère. Son activité clinique est donc riche mais il enseigne bien sûr à la Faculté et ses cours sont un modèle du genre. D'une qualité oratoire époustouflante, usant d'un français d'une rare qualité et illustrés par sa vaste culture, ses cours de Pathologie obstétricale tracent des tableaux saisissants qui se gravent pour toujours dans la mémoire de ses étudiants, précieux viatique pour leur exercice futur.

Ses éminents mérites feront qu'il sera appelé, en 1944, à succéder à son Maître Delmas à la direction de la Maternité et à la Chaire de Clinique Obstétricale. Jean Caderas de Kerleau avait la modestie de dire lui-même que son début de carrière de chef de service et titulaire de chaire avait été servi par les circonstances... mais il fallait quand même mériter cette nomination !

C'est alors que s'ouvre une longue et fructueuse période de 33 ans au cours de laquelle Jean Caderas de Kerleau va donner toute sa mesure de chef d'école, novateur et enthousiaste. L'énumération de toutes les initiatives et décisions qu'il prit pour conduire l'Ecole Montpelliéraine d'Obstétrique et de Gynécologie aux sommets, la description des efforts déployés pour doter son service des techniques

les plus modernes, la somme des travaux qu'il dirigea, la liste des innombrables élèves français ou étrangers qu'il forma, requièrent un véritable traité de plusieurs volumes. Cependant, dire qu'il fut l'un des pères de l'obstétrique moderne en France est une évidence pour tous ceux qui l'ont connu, respecté, aimé et admiré comme patron ou enseignant ; sachant cueillir chez l'un ou l'autre les qualités et les idées, il orchestrait ensuite le tout en guidant les travaux de recherche, en soutenant et encourageant les initiatives et innovations utiles aux patientes. Il réunit en un même lieu, la Maternité, toutes les activités de soins relatifs à la femme, à l'accouchée et au nouveau-né. Neo natologie, gynécologie chirurgicale, exploration et traitement de la stérilité de la femme mais aussi de l'homme, surveillance et traitement des grossesses à risque, accouchements naturels, lactarium, et tant d'autres secteurs qui furent l'objet de sa constante attention. L'amitié indéfectible qui le liait à ses collègues d'autres chaires, qui le lui rendaient d'ailleurs bien, facilita les liens avec de nombreuses spécialités, de la neuro-physiologie à la pédiatrie et de l'hématologie à l'anesthésie réanimation. Il orienta ainsi et dirigea les travaux de nombreux élèves dans des domaines aussi divers que la gynécologie pédiatrique, la physiologie hormonale ou la surveillance monitorée de l'accouchement. Plus de 600 publications issues de son service furent présentées sous son égide, notamment à l'Académie de Médecine dont il était Membre Correspondant, ainsi que dans de nombreux congrès nationaux et internationaux.

Enseignant modèle (il préférait quand à lui le mot plus juste d'enseigneur, à l'évidence tout empreint de noblesse), il adaptait cet enseignement à chacun, par exemple à ses étudiants qu'il aimait réunir dans cette fameuse salle de cours de la Maternité dont les murs résonnaient de ses belles phrases imagées qui fixaient pour toujours dans les esprits un diagnostic ou une conduite à tenir. Mais il réservait à ses collaborateurs proches toute la sollicitude du maître au sens socratien du terme. En les accompagnant sur leur chemin professionnel et en leur prodiguant conseils et consignes précieux, il leur témoignait sa sollicitude pour leur vie personnelle ou familiale, attentif à tout ce qui pouvait les toucher.

Son élève Jean Louis Viala, qu'il appelait affectueusement « son barbier », car chirurgien talentueux et zélé, lui dit lors de son départ en retraite « Vous nous avez enseigné à connaître, puis à reconnaître, et enfin à faire connaître ». Quel bel hommage vrai de cet élève que son maître eut la grande peine de voir disparaître si tôt !

Si l'on ne pouvait donner à la personnalité de Jean Caderas de Kerleau qu'un seul attribut, évocateur de toutes ses qualités, je pense que l'on choisirait la noblesse... et noblesse vient de vertu ! Et l'internat, habile à unir le respect et la pointe d'humour, ne s'y trompa point en baptisant la Maternité du terme affectueux de « chez le baron ». Il y était effectivement chez lui, entouré d'une vraie famille, et y recevant avec courtoisie et distinction les plus grands et les plus humbles. Il ouvrait aussi, avec un même zèle aristocratique, les portes de sa maison, rue Ecole de Médecine, où sa chère épouse Françoise développait avec grâce un incomparable accueil. Chasseurs accomplis tous les deux, ils régalaient leurs invités de repas de chasse mémorables.

L'enseignement magistral qu'il donnait avec tant de classe et de magnanimité était indissociable de son activité de soins. Attentif à tout ce qui pouvait toucher à la mère et à l'enfant, à la vie des femmes, il avait le souci constant de leur bien être. Il soigna toujours avec cette distinction qu'il lui était propre, accordant la même préve-

nance à la riche bourgeoise et à la modeste gitane, avec sans doute même plus d'égards pour cette dernière. Sensible à la souffrance comme à la joie de la naissance, c'est avec sollicitude et attention qu'il se penchait sur les berceaux, et dans chaque chambre sa galanterie naturelle faisait merveille auprès des accouchées. Les visites à la Maternité restent en mémoire comme des morceaux d'anthologie, où science, conscience, humanité, vastes connaissances et compréhension s'unissaient au service des soins et de l'enseignement. Sourire au lèvres, verbe clair et haut, paroles précises et imagées, anecdotes et humour, faisaient de sa visite un moment rare et recherché par ses élèves et collaborateurs, et un contentement ravi pour les patientes.

La place de Jean Caderas de Kerleau fut aussi prépondérante au plan national, et il jouissait d'un respect et d'une admiration peu commune auprès des maîtres de l'Obstétrique et de la Gynécologie française. Son élève Françoise Navratil a pu dire que « rien en France d'important en gyneco-obstétrique ne se faisait sans lui ». Il fut en tout cas le premier à s'entourer de collaboratrices et élèves féminines, médecins-accoucheurs et chirurgiens, dans une spécialité où régnait partout le genre masculin. Par ailleurs, aimé et respecté de ses sages-femmes, il dynamisa leur enseignement et fut leur Président d'Ordre pendant 33 ans.

Il sut, avec diplomatie et grande habileté, entretenir des rapports privilégiés avec l'administration en général et hospitalière en particulier, afin de servir au mieux la cause de sa spécialité, de son service et de sa chaire.

L'évocation de la carrière de ce grand homme ne peut être qu'incomplète ici, tant est grandiose son parcours professionnel, couronné d'innombrables lauriers, admiré et envié de tous, reconnu comme exceptionnel et lui valant l'accès aux plus hauts cercles du monde médical. Je n'en ferai pas l'énumération... Sachez cependant que l'hommage qui lui fut rendu à son départ en retraite et qui associait ses agrégés Georges Durand et Jean-Louis Viala, ses disciples, les personnalités les plus éminentes de sa spécialité, les dirigeant hospitaliers et universitaires, a rempli un livre de plus de 80 pages !

Mais je ne peux éluder dans son éloge le grand rôle et la place qu'il tint dans notre illustre compagnie. Car c'est en son sein que sa longévité d'acteur humain fut la plus grande. Il fut élu au XXI^{ème} fauteuil en 1938, succédant à Emile Tedenat. L'ironie du destin fit que Jean Caderas de Kerleau, ardent partisan et ouvrier de l'unification de sa spécialité d'Obstétrique et Gynécologie, succédât à celui qui en fut le séparateur. C'est en effet Tedenat qui fut à l'origine de la scission du service et de la chaire en deux entités, et c'est au professeur Caderas de Kerleau que l'on doit leur réunion logique. Sa présence active au sein de notre académie fut extrêmement riche. Il y présenta bien sur plusieurs communications, allant de la statuaire bretonne aux développements moderne de la procréation assistée, témoins de sa très vaste culture. Les séances qu'il présidait ou animait, ses interventions, rayonnaient de son érudition, de son éloquence choisie où fleurissaient mots d'anthologie et syntaxe pure, et de ses riches traits d'esprit. Il en fut le Président à deux reprises en 1962 et en 1985, et le Trésorier de 1960 à 1987. Toujours assidu aux séances, il y assista jusqu'au soir de sa vie, tant que ses forces physiques lui permirent de parcourir les quelques mètres qui séparent l'Hôtel de Lunas de l'appartement qu'il occupait au 9, boulevard Vialleton. Une petite cérémonie fut organisée pour fêter ses 60 ans d'académie en 1998.

Féru d'histoire et de traditions, c'est tout aussi naturellement qu'il fut un membre important de la Société montpelliéraine d'histoire de la médecine dont il assura la présidence de 1978 à 1990

Vous imaginez aisément, mesdames, messieurs et chers amis, avec quelle humilité j'ai du aborder l'évocation de cet homme hors du commun, à la noblesse d'âme admirable et à l'esprit supérieur. Il manque certainement de nombreux tableaux à la fresque de sa vie, éteinte en 2001 à l'âge de 95 ans, j'espère pourtant en avoir présenté l'essentiel. Mais avoir appris à rencontrer Jean Caderas de Kerleau à travers les récits de toutes celles et ceux qui m'ont fait l'honneur de m'ouvrir leur mémoire et leurs souvenirs, me fait simplement regretter de ne pas l'avoir connu plus amplement de son vivant. Vous me permettrez seulement un petit souvenir personnel : je rencontrai ce grand patron une seule fois... Internes des Hôpitaux, nous étions en pratique dispensés du fameux examen de 6^{ème} année, appelé les « Cliniques ». Mais la tradition voulait que nous allions présenter nos respects aux divers patrons de la faculté. L'examen d'obstétrique était un chaînon important de cette épreuve. Le Professeur Caderas de Kerleau tenait à recevoir lui-même les internes des hôpitaux. J'eus donc le privilège de le rencontrer à cette occasion. Je fus impressionné par la courtoisie et la délicatesse qu'il me manifesta, dans son propre bureau, en m'accueillant comme un condisciple. C'était la grande famille de l'Internat où le grand et célèbre ancien adouba en quelque sorte le « bleu » que j'étais. Il s'enquit de mon parcours, me félicita de mes choix et de mon orientation, et me souhaita réussite et succès. Et c'est en rédigeant cet hommage que j'ai pris la vraie mesure de ce discours.

Je veux maintenant remercier chaleureusement toutes celles et tous ceux grâce à qui j'ai pu réunir les composants de ces modestes présentations, et en particulier :

- Madame le Professeur Simeon de Buochberg, titulaire de la Chaire de Microbiologie à la Faculté de Pharmacie de Montpellier et successeur de Michel Attisso

- Monsieur le Professeur Jean Castel qui fut son ami.
- Mme Françoise Caderas de Kerleau dont l'accueil m'a particulièrement ému
- Son fils, mon confrère Thierry Caderas de Kerleau pour sa sympathie spontanée à mon égard.
- Les élèves du Professeur Caderas de Kerleau, et tout particulièrement Françoise et Henri Navratil pour leur bienveillante amitié.

Sans leur aide et leur compréhension je n'aurais jamais pu réunir les éléments indispensables à la rédaction de ces hommages.

NOTES

(1) Masc : magicien en Provençal

(2) Tambourinaire : en Provence, joueur de galoubet et de tambourin

(3) Mestre de masseto : chef d'une formation de « tambourinaires ». La masseto est une sorte de baguette frappant sur le tambourin

(4) Acadèmi : société musicale d'Aix en Provence

(5) Félibréjado : félibrée, ou fête folklorique provençale

Réponse du professeur Régis **POUGET**

Monsieur,

Vous avez agi sagement en nous réunissant dans cette salle pour votre réception. Le *theatrum Anatomicum* de la faculté de Médecine souvent choisi par nos confrères de la section de médecine est devenu, du fait de rénovations architecturales, impropre à la parole devenue inaudible. C'est une innovation heureuse de votre part.

Avoir choisi un parrain des moins académiques, dont la langue de bois n'est pas la langue maternelle, l'est peut-être moins. Cet acte de courage est bien digne de vous. Jusqu'ici, seul M. Dumas, notre président Général pour 2006, en avait couru le risque. Je lui renouvelle ma gratitude à cette occasion.

Vous venez d'évoquer devant nous la vie et la carrière de deux de nos confrères décédés qui détenaient chacun un record de durée, pour leur présence à l'Académie, l'un par sa longévité, l'autre par sa brièveté. Monsieur Caderas de Kerleau était un homme d'une rare courtoisie dont les avis et les remarques étaient empreints de gentillesse, de sagesse et de modération.

Ce que je retiens de Michel Attisso que je connaissais depuis les années d'internat, vers 1953 lui en pharmacie, moi en psychiatrie, c'était son humour et sa capacité à rire, d'un rire franc, joyeux, jamais méchant, toujours communicatif. J'ai le souvenir d'une conférence commune que nous avons faite plus tard, sur la drogue pour un très sérieux club de Rotary, qui s'apparentait plus à un numéro de chansonniers qu'à une prestation universitaire, tant il est vrai que pour paraître sérieux et compétent, être reconnu et considéré, un universitaire devait alors être ennuyeux. Je ne suis pas sûr que les choses ont vraiment changé. J'ai un autre souvenir moins heureux de lui après la mort de son fils et celle de son épouse.

Vous avez parlé avec affection et admiration de vos maîtres dont certains ont été aussi les miens, à une époque différente, j'y reviendrai.

Après cet hommage rendu aux ancêtres dont nous continuons contre vents et marées à pratiquer le culte, c'est de vous, le héros du jour qu'il doit être question.

Notre rencontre est le début d'une amitié à laquelle la différence d'âge n'a nui en rien. Elle a commencé sous l'uniforme des officiers de réserve du Service de Santé des Armées, vous sous celui des chasseurs alpins, moi celui de la Royale. Votre dynamisme y faisait merveille. Le premier souvenir marquant est celui d'une de vos absences imprévues, la seule à ma connaissance, qui nous avait beaucoup inquiétés et qui était due à un accident matériel survenu à votre véhicule.

Un deuxième un peu plus récent est celui d'une période d'exercices de réserve sur le terrain où vous avez étonné et conquis tous nos camarades par votre connaissance de la nature, de sa flore, de sa faune, des moyens d'y survivre en cas de catastrophe en s'y camouflant, en consommant les produits du sol ou des arbres et, nous ne le répèterons pas, en braconnant. Le repas qui suivit, préparé par vous à partir des aliments, des ingrédients et dans les ustensiles de cuisine que vous aviez apportés, sans oublier le luxe suprême : un réchaud à gaz, démontrait vos qualités d'organisateur et celles, dépassant largement le stade d'amateur, de cuisinier. Les

circonstances ayant changé et la nécessité de survivre ayant disparu, vous utilisiez avec bonheur des produits bien différents de ceux dont vous veniez de nous enseigner l'usage un peu spartiate.

Cette même survie en territoire hostile fut le thème d'une conférence. Elle me révéla vos qualités d'enseignant, la bonne liaison chez vous entre théorie et pratique. Le domaine de la cuisine n'a pas encore fait l'objet d'une causerie officielle de votre part. Je ne désespère pas de l'entendre un jour prochain, alléché par votre connaissance des bons restaurants et par les propos que vous tenez ici et là, au décours d'un repas. Tant que la capacité de mon système auditif me permet encore d'en suivre les détails et les subtiles finesses, comme un banal chien de Pavlov, il m'arrive d'en saliver d'aise et de plaisir.

Je pourrais presque m'arrêter là. Ces quelques paragraphes constituent à eux-seuls une synthèse de votre attachante personnalité.

Ce ne serait pas convenable. Bien que gratuit, le travail d'académicien comporte des obligations et des devoirs qu'il faut respecter. Dois-je dire que dans le cas présent c'est surtout une vraie joie pour moi de parler de vous et de tout ce qui n'a pas encore été dit. Et puis avez-vous jamais vu un universitaire cesser de parler avant d'avoir depuis longtemps lassé l'auditoire ?

L'homme que vous êtes recèle plusieurs personnes : le rural, le croyant, le militaire, le Provençal, le médecin. Abordons les tour à tour.

Le rural

Vous êtes né à Laragne aujourd'hui appelé Laragne-Montéglin, où sont vos racines profondes, dans la Haute Provence, la véritable, celle qui suivant la vallée de la Durance part des Alpes et s'arrête au Rhône, malgré les illusions provençales de nos amis nîmois. Les frontières arbitraires des départements vous font voir le jour dans les Hautes Alpes d'où sont issus vos parents, puis vivre dans plusieurs communes de ce département avant que votre mère, institutrice, n'obtienne sa mutation dans les Basses Alpes, ainsi dénommées à l'époque, pour rejoindre à Manosque votre père cadre à l'EDF, en application de la loi Roustan du nom du ministre et sénateur de l'Hérault.

Vos deux grands-mères, grandes et solides femmes, ont, comme de bonnes fées, veillé sur votre enfance. Leur joie de vivre et leur esprit constamment jeune vous ont influencé et vous marquent encore. Elles n'avaient nul besoin de se vouloir libérées : Elles étaient libres au fond d'elles-mêmes. D'elles vous avez reçu le goût et les recettes de la bonne cuisine, celle qui ne confond pas la qualité et la pénurie dans l'assiette.

Votre grand-père paternel était mort encore jeune, vous ne l'avez pas connu. C'est le personnage solide de votre grand-père maternel, auquel vous ressemblez physiquement, qui a profondément marqué votre vie. Le jeu des identifications, en a fixé les grandes lignes et dirigé à votre insu les orientations de votre vie. L'humour en était un des traits directeurs. J'en citerai un seul exemple qui a justifié sa décision de cesser de fumer, habitude contractée pendant la première guerre mondiale.

Revenant du bureau de tabac, il faillit être renversé par une voiture. Rentré chez lui, il annonce sa décision et la justifie ainsi : il venait de constater que fumer était dangereux pour la santé. Habile de ses mains, cette forme supérieure de l'intelligence, connaissant la nature par goût naturel fortifié par une longue expérience, curieux d'apprendre, il vous a communiqué à la fois ce goût, cette habileté manuelle et cette curiosité Intellectuelle. Il vous a communiqué le sens de l'honneur et le respect de la parole donnée.

Vous gardez des séjours de vacances chez vos grands-parents maternels un souvenir heureux dans cette ambiance familiale chaude et protectrice que vous avez recherchée longtemps par la suite avant de la trouver enfin il y a quelques années. Là vous avez appris la vraie vie, celle des ruraux. Le maréchal-ferrant devant sa forge transforme progressivement un morceau de métal en un fer à cheval qu'il place aussitôt. Il détecte, à la couleur de l'étincelle, le taux de carbone d'un acier, pendant que le boulanger rapporte avec son mulet le bois pour chauffer son four, que l'atelier du menuisier, où grincent les scies et les rabots, embaume de l'odeur du bois, que le berger en tête de son troupeau dont quelques brebis après un agnelage tout proche portent encore le délivre, croise le facteur qui livre le courrier et colporte les nouvelles du village.

« Rien ne vaut la rue pour faire comprendre à un enfant la machine sociale » écrivait Anatole France. Rien ne valait la vie au village pour parvenir au même résultat. Encore que la vie n'y fut pas de tout repos et que la nécessaire solidarité rurale n'ait jamais exclu, les inimitiés, les ressentiments et les haines, souvent transmises de génération en génération. La vie rurale n'était pas aussi idyllique que l'imaginaient les pseudo-bergers de l'après 1968. Ils l'ont appris à leurs dépens. Les relations étaient complexes. Plusieurs codes de conduites sociales se recoupaient, s'entremêlaient étroitement, s'enchevêtraient de sorte qu'il fallait des années à un étranger pour les entrevoir, je ne dirais pas les connaître.

Apprendre à greffer ou à tailler un arbre, à en traiter les maladies, à en évaluer la récolte, prévoir le temps à venir par de petits détails comme la couleur du ciel au couchant ou les bruits environnants, apprendre au cours de promenades dans la campagne le nom des plantes, des herbes et des oiseaux d'un parent, qui vous en traduit brièvement les signes pour la vie, qu'on respecte et qu'on admire et qu'on aime est une joie profonde et une chance. Ceux qui en ont été privés ne la retrouveront jamais. Vous avez eu le privilège d'en bénéficier. C'est, avec la culture, un héritage plus précieux que tous les biens matériels que chacun a, dans sa vie, les occasions multiples d'acquérir.

Aujourd'hui où, suivant la formule prêtée à Alphonse Allais, ce que conteste Raymond Castans, on a bâti les villes à la campagne, il y a de moins en moins de vrais ruraux, je veux dire de femmes et d'hommes qui ont conservé les usages et les valeurs de la ruralité. Il y a bien sûr des citoyens déguisés. Il ne suffit pas d'imiter le langage ou la manière de se vêtir des ruraux pour appartenir à leur catégorie sociale. Des bourgeois qui jouent les prolétaires, peuvent parler comme un homme du peuple, ils n'appartiennent pas au peuple pour autant. Il s'agit là de déguisements et d'impostures dont le monde moderne est devenu friand.

La famille

La culture, justement, vous y avez baigné dès l'enfance, tel Obélix tombé dans le chaudron de potion magique. Vous appartenez à ce groupe informel des fils d'enseignants qui pendant longtemps ont constitué l'Etat major des Grandes Ecoles après avoir raflé les places dans les palmarès des lycées et des collèges. On les retrouve dans la haute et moyenne administration et dans nos facultés de médecine, même si certains n'éprouvent pas un grand plaisir à ce qu'on le leur rappelle. Votre mère était institutrice, on appelait encore l'instituteur « le maître ou le maître d'école » Comme je le disais, il y a près de vingt-cinq ans dans mon discours de réception, « Aujourd'hui, le terme a disparu du vocabulaire. Pour avoir des maîtres d'école, il ne nous manque que d'avoir des maîtres et qu'il y ait une école »

Vous avez appris dans cette école de la République, ce qu'elle enseignait si bien, les bases indispensables : l'écriture, la lecture, l'orthographe et le calcul, mais aussi le désir d'apprendre, le respect de l'autre et le goût de la lecture que vous avez conservés toute votre vie.

Vous y avez aussi appris la tolérance ou plutôt vous avez rejeté son contraire, l'intolérance bornée. Votre mère catholique pratiquante se sentait obligée d'assister à la messe de six heures du matin pour éviter d'être vue et échapper ainsi aux critiques de ceux qui confondaient la laïcité véritable, celle de Jules Ferry, avec l'intransigeance et l'intolérance. Depuis on a vu pire dans le domaine de l'intolérance et de la manipulation des adolescents par des enseignants dévoyés.

Votre père s'était trouvé, à peine majeur, chef de famille, son propre père étant mort en 1940 à l'âge de 48 ans. Entré dans une Société de distribution d'électricité annexée plus tard à l'EDF dont il deviendra l'un des cadres, du fait de ses déplacements servait de boîte aux lettres aux organisations de résistance. Il coordonne dans sa région la réception des parachutages alliés à la Résistance. Il figurera parmi les libérateurs de Gap où il s'efforcera d'empêcher les abus si fréquents à cette époque. Plus tard, après votre naissance, sa profession l'éloigne souvent du foyer familial. Pourtant souvent, c'est lui qui vous accompagne à l'école. Après la guerre il reprend simplement son activité professionnelle sans rien demander.

Est-ce ses absences professionnelles que votre éducation doit d'avoir eu comme piliers votre mère et votre grand-père ? Est-ce à cela que vous devez votre grande sensibilité, votre sens de l'humain, votre générosité parfois un peu naïve et cette quête de la paix et du bonheur familial que vous n'avez connu, adulte, qu'à la quarantaine et votre souci permanent d'être toujours à l'écoute de vos enfants ? Est-ce à cela que votre caractère doit cette absence d'agressivité qui fait que chez vous l'indispensable combativité n'est jamais méchante ni inutilement agressive ? Vous n'appartenez pas à ce que Duhamel nommait « les enfants élevés hors du gynécée » et dont il donnait les caractéristiques. Ce ne sont pas les vôtres.

Votre frère cadet avait une vocation artistique. Il est décorateur de théâtre a épousé une australienne et s'est exilé. Ses deux fils parlent le français comme leur langue maternelle.

Vous avez trois enfants. L'aînée Fabienne née en 1971, informaticienne est adjudant dans le Service des Transmissions de l'Armée de terre. Le deuxième Pascal né en 1975 est Capitaine des Pompiers à Annecy. La troisième Stéphanie, née en 1979 est juriste spécialiste du Droit du Travail.

Très souvent j'ai enseigné que la réussite d'un homme s'accompagne toujours de la présence à ses cotés d'une femme. Pour vous, c'est Lyna qui était veuve et a de son côté deux enfants. Elle vous a apporté avec son charme, sa douceur, sa gentillesse et sa délicatesse, l'équilibre, la paix et la sérénité. Elle vous a permis d'accéder, à la quarantaine, au rêve que vous poursuiviez depuis votre enfance. Vous appréciez, je le sais, votre bonheur et votre chance.

Le croyant

Vous êtes croyant et pratiquant. Votre héritage laïque fait que vous n'êtes pas bigot. Vous assumez, comme on dit aujourd'hui, vos éventuelles défaillances. Votre religion est d'abord affaire d'amour. Par amour et pour éviter les interprétations fantaisistes, j'entends d'abord, j'entends ensuite, j'entends surtout le respect de l'autre. Aimer l'autre, c'est l'admettre différent de nous, lui reconnaître le droit de l'être, de l'affirmer et d'exister en dehors de nous.

Je répète souvent la phrase de Malraux « Alors, saint Jean est venu, a dit : Dieu est amour et le monde a basculé » Il a en effet basculé dans la triple relation de l'homme à Dieu, de l'homme à la religion et de l'homme à l'homme. Vous en avez entendu et suivi les préceptes. Trop souvent dans le passé un clergé un peu limité dans ses visions du monde a confondu la charité et la chair, Il s'agissait pour ces hommes souvent simples, frustes, issus de milieux modestes d'exercer de cette manière ce qu'ils croyaient être le pouvoir, qui n'était qu'un abus de pouvoir et surtout une illusion de pouvoir. Le pouvoir véritable est le moteur qui permet de réaliser les projets même s'ils le sont par d'autres.

Au contraire, personne ne reprochait jamais l'abandon du prochain et même des proches et l'absence de charité. Le symbolisme religieux s'apparente à l'oni-risme. Comme lui, il a ses lois et son économie différents du discours rationnel bien qu'il ait sa logique. Il est à base de mythes et de symboles. L'institution, ensuite, surdétermine certains termes, s'idéalise, crée son utopie et son ordre, imaginaire ou réel. Il arrive même qu'elle confisque la transcendance. Le contre-sens se produit quand le représentant de Dieu se prend pour Dieu, sans le proclamer mais plus subtilement quand, sortant du statut de représentant de la loi, il se prend pour la loi.

Chez vous la foi et la religion ne sont pas confondues. Le Moyen-Age non plus ne confondait pas la morale et la religion. L'adhésion n'est pas l'adhérence et le rite n'est pas le rituel. Le sacré religieux ou laïque est indispensable à l'homme pour accepter l'idée de ce qui le dépasse et pour combler son anxiété première devant le sentiment de sa finitude.

Le militaire

Au contact de votre grand-père dont les récits de la guerre ont nourri votre enfance et à ce que vous avez appris plus tard des activités de résistant de votre père dont les déplacements professionnels faisaient un élément de choix pour la transmission du courrier et des messages, vous avez acquis le goût de la chose militaire. C'est cette chose militaire sans laquelle rien ne s'est fait de grand depuis trois siècles dans notre pays sans qu'elle fut d'abord concernée.

Au service militaire où vous servez comme aspirant médecin dans les Chasseurs Alpains, l'abondance de médecins réservistes vous fait choisir d'être adjoint de musique et assurer le service de clairon. Poursuivant cette activité dans les réserves, vous y avez acquis le grade de médecin en chef, appellation nouvelle pour l'Armée de Terre qui l'a empruntée à la Marine pour remplacer le terme de médecin-colonel. Vous êtes actuellement affecté à l'Etat-Major des Forces N° 3 à Marseille, vous présidez le GORSSA du Languedoc-Roussillon et la médaille de bronze des Services Militaires Volontaires vous a été attribuée. C'est peu pour récompenser tout ce que vous avez fait. Les Etats Majors sont dans ce domaine aussi avares qu'ils le sont de leur propre sang et généreux de celui des autres lors des conflits.

Peut-être devrai-je dire soldat plutôt que militaire. Certes Vigny a-t-il pu écrire avec talent « Servitude et grandeur militaire » tout à l'honneur de l'ancien officier qu'il était mais je préfère le terme de soldat. Etre militaire c'est comme je l'ai écrit dans une revue du Service de santé, appartenir à une caste qui a ses règles, ses lois, son code et ses limites, sa rigidité et son incapacité à entendre, qui lui fait désigner pour la représenter souvent les moins compétents.

On sait que dans un convoi militaire on s'aligne sur le plus lent. Les politiques ne sont pas exempts de responsabilité dans ce domaine. On se souvient de la doctrine qui prévalait avant la guerre de 1914 sur la supériorité de la baïonnette sur la balle. N'ayant pas su comprendre, par absence d'analyse et de distance par rapport à l'événement la supériorité du fusil Chassepot en 1870, les Etats Majors n'avaient enregistré que la supériorité de l'artillerie prussienne et en avaient déduit de l'inutilité de l'arme à feu individuelle. Cette bévue fut payée de la vie de centaines de milliers d'hommes au début de la guerre suivante, obligés d'attaquer en pantalon garance et à la baïonnette sous le feu des mitrailleuses ennemies. C'était faire peu de cas de la vie humaine.

L'expérience n'a servi à rien. Pour la guerre suivante l'importance de l'arme blindée utilisée massivement a été ignorée comme a été ignorée par la Marine celle de l'aviation embarquée dite « Aéronavale » qui allait pourtant assurer la victoire des Alliés.

La troisième guerre mondiale a déjà commencé, insidieusement. Elle a pour territoire l'ensemble de la planète et notre pays n'y échappe pas, quelles que soient les contorsions de ses dirigeants. Une armée de métier malgré ses équipements les plus modernes n'est pas la mieux préparée pour y faire face. L'armée de réserve retrouvera là son importance lorsqu'il faudra reconquérir les banlieues pour qu'y règne à nouveau l'état de droit.

Watzlavick nous a appris que lorsque nous ne trouvons pas la solution d'un problème ou la réponse à une question dans un système donné, il convient impérativement de sortir du système. Malheureusement les militaires ont longtemps constitué une caste recroquevillée sur elle-même, coupée des ses bases, enfermée dans ses convictions et ses certitudes, difficilement accessible au renouvellement, au changement et aux nécessaires adaptations, écartant avec hauteur ce que certains de ses membres les plus lucides lui proposait. Il leur a été pratiquement impossible de sortir d'un système, le leur. Ils n'en reconnaissaient pas d'autre. C'est pourquoi, parlant de vous, je préfère au qualificatif de militaire celui de soldat qui contient la notion de service, de discipline, d'abnégation et de courage.

Dans ces deux domaines de la religion et de la chose militaire - les mauvaises langues diraient le sabre et le goupillon - on retrouve ce qui vous est essentiel : servir. C'est dans cette lignée que tout naturellement vous avez été coopté par le Club de Rotary de Montpellier-Maguelone dont vous avez été le délégué au protocole avant d'en devenir le secrétaire, fonction capitale dans une association, avant sans doute d'en être un jour prochain, je le souhaite, président. Vous y avez apporté le dynamisme, l'enthousiasme, le sérieux, le sens de l'organisation qui vous sont inhérents mais aussi la joie de vivre, l'humour, le goût de la plaisanterie joyeuse, celui de la fête et la distance nécessaire par rapport à l'événement. Ainsi un club valétudinaire, fermé sur lui-même et conduit à l'isolement par le narcissisme et la frilosité de certains anciens présidents a pu retrouver, sous les deux derniers présidents dont vous avez été le proche collaborateur, l'âme de ses origines.

Le Provençal

Pour vous la Provence où vous naissez le 18 janvier 1947 c'est d'abord Laragne où vous êtes né et Manosque où vous avez vécu, et où s'est déroulée votre scolarité secondaire. C'est la terre rude et fidèle si différente des pitreries médiatiques qu'à son insu a suscitées le brio de Marcel Pagnol. Manosque c'est d'abord Giono. Vous l'avez connu quand il faisait au lycée de Manosque une de ses conférences qui enthousiasmaient vos condisciples et vous-même, et aussi, par les relations amicales qu'il entretenait avec votre père trésorier de l'Association de ses Amis.

Revenu de l'enfer de la guerre de 1914 profondément marqué par l'horreur de cette boucherie inutile, pacifiste jusqu'à créer en 1930 une communauté sous ce nom, il bénéficie rapidement de l'aura de grand écrivain. Il savait parler comme personne de la nature à laquelle la première partie de son œuvre est un hymne permanent. Il jouissait d'un énorme prestige auprès de plusieurs générations d'hommes et de femmes jeunes pendant l'entre deux guerres, il ne cachait pas ses idées pacifistes. Il milite contre la préparation de la guerre. Il est suivi par toute une jeunesse et en particulier par une génération d'enseignants, si bien qu'il est classé proche du Front populaire. Lui qui n'avait pas vu le danger de la peste noire, comme beaucoup d'hommes politiques, s'élève vivement avec courage contre le pacte germano-soviétique, coup de poignard dans le dos des démocraties et détonateur du cataclysme. Incarcéré à la déclaration de guerre pour son militantisme pacifiste, la guerre perdue, il se fait le chantre de la vie rurale. A tort ce sera assimilé par ses adversaires au retour à la terre et à la Révolution Nationale. Bien qu'il ait caché, hébergé, aidé des

juifs persécutés, il subit à la Libération les foudres du Comité National des Ecrivains sous influence communiste qui ne lui pardonnent pas sa position de 1939 contre le pacte de la trahison. Il est mis au ban de l'édition. Incarcéré pendant six mois, il supporte cette injustice sans se plaindre. La célébrité attire l'envie. Contre lui se dresse le sinistre Aragon aussi bon écrivain que piètre individu, Eluard, marionnette entre les mains des communistes qui avaient négocié en 1940 avec les Allemands la parution du journal l'Humanité et Queneau dont on se demande ce qu'il était allé faire dans cette galère. Il n'y manquait même pas tous ceux qui se dédouanaient par une agressivité contre des honnêtes gens élevés au rang de boucs émissaires, de leur médiocrité, de leur lâcheté, de leur attentisme prudent et de leur veulerie, tous décorés symboliquement de ce que les internes de Montpellier avaient attribué par dérision à l'un de leur doyen : la francisque de Lorraine.

A la fin de cette guerre, Giraudoux revenu de ses illusions mettait en scène dans « la Folle de Chaillot » une vieille folle qui entraîne tout un petit peuple dans une révolution pacifiquement anarchiste qui sera mise en scène en 1945.

C'est à Giono qu'on doit la formule « pas coupable mais responsable » dans une de ses dernières nouvelles « Il n'y a plus de héros ». La formule sera reprise sous une forme inversée. C'est lui qui écrivait « *Toutes les erreurs de l'homme viennent de ce qu'il s'imagine marcher sur une chose inerte alors que ses pas s'impriment dans de la chair pleine* ». Il retire de cette expérience carcérale une réflexion profonde. Son orientation change pour donner la seconde partie de son oeuvre, admirable.

Les petits bourgeois suédois qui avaient oublié l'aide apportée par leur pays à l'Allemagne en guerre ne retiennent pas son nom pour le prix Nobel de littérature, préférant honorer d'illustres inconnus pourvu qu'ils appartiennent au tiers monde et expriment sans toujours avoir à les appliquer des idées progressistes, au service d'une écriture bâclée et d'un vide intellectuel.

Ainsi deux des plus grands écrivains français du vingtième siècle Jean Giono et André Malraux ont eu deux points communs, malgré leurs parcours différents : ne pas avoir le baccalauréat et être ignorés par des ignorants, bardés de suffisance, d'autosatisfaction, gavés de bière, de bible et de saumon.

La Provence c'est aussi pour vous : Henri Bosco, Pierre Magnan.

Titulaire du baccalauréat dans la section Mathématiques Élémentaires désignation de l'époque de la classe de Terminale Mathématiques, vous préparez le concours d'entrée au CREPS auquel vous êtes reçu en 1964 mais aux épreuves sportives duquel vous échouez en 1965.

Peu attiré par Marseille dont les qualités ne vous apparaîtront que plus tard, vous vous inscrivez, la même année, à la Faculté de Médecine de Montpellier. Cette ville vous avait séduit par sa ressemblance avec Aix en Provence. Ce changement d'Académie vous prive de l'accès à une cité universitaire. Notre pays jouissant déjà de ce que Monsieur Claude Allègre a qualifié « d'Administration pré soviétique » par son côté tatillon, la lourdeur et l'absurdité de ses règlements. Vous disposez pour vos déplacements d'un vélo Solex payé par l'argent gagné en ramassant des pommes de terre.

Le chirurgien

A partir de 1967 vous pouvez vous adonner à cet excellent exercice qui était le remplacement d'externes. Vous serez nommé au concours de 1968 selon les dispositions de l'époque : classement sur les notes obtenues en séméiologie dans les deux premières années. Mais 1968 voit apparaître un véritable bouleversement et au mépris de la non-rétroactivité des lois, le Ministre qui va être le catalyseur de la déconfiture de l'Université française supprime l'externat cette pépinière de futurs spécialistes et le rendant accessible à tous, confond la démocratie et la médiocrité.

Sans être rebuté par ce déni de justice, vous accomplissez un très actif pseudo-externat tout en préparant l'internat en compagnie de Jack Boulet qui après avoir été chef de clinique puis praticien hospitalier dans le service que je dirigeais fait une très remarquable carrière dans le secteur privé.

Reçu au concours de l'internat de 1971 vous exercez successivement vos fonctions auprès des professeurs du Cailar, Yves Guerrier, Claude Gros et François Souyris, puis, après l'intermède du Service Militaire auprès des professeurs Boudet, Henri Joyeux, Dossa, Jacques Vidal, Pous et vous prenez un poste d'assistant d'anatomie chargé des travaux pratiques à la Faculté de Médecine et vous donnez des cours d'anatomie à l'Ecole Dentaire.

Vous appartenez à ce grand corps de l'Internat des Hôpitaux, passage indispensable pour devenir chirurgien. C'était une excellente école. Malgré quelques déviations népotiques, elle était accessible à des étudiants d'origine modeste dont certains sont devenus des maîtres et non des moindres de notre école.

Comment ne pas regretter que tant de compétence, de technique, de dynamisme, de dévouement individuels dans cet ensemble prestigieux n'ait pas été souvent accompagné collectivement d'un esprit d'ouverture et d'anticipation, de sens politique et de tolérance. Bien que le dossier comporte de très nombreux exemples, je n'en citerais qu'un, celui d'Augusta Klumpke, que les manœuvres de l'internat de Paris empêcheront, malgré un mémoire sur la physiologie du système nerveux qui lui avait valu le prix Godard, d'abord de concourir, ensuite de composer, enfin, après son succès de 1887, d'accéder à la salle de garde.

Devenue la collaboratrice puis l'épouse de Déjérine, elle donna toute sa mesure pendant la guerre de 1914 dans son service de l'hôpital de la Salpêtrière où elle travailla jour et nuit auprès des blessés neurologiques. Elle reste dans l'histoire la première femme interne des hôpitaux mais elle n'avait dû la possibilité de concourir qu'à l'intervention personnelle du Ministre de l'instruction publique Paul BERT qui ouvrait aux femmes le concours de l'internat. Heureux temps où le ministre commandait dans son ministère et pouvait avoir raison des corporatismes aveugles. Sans cette providentielle intervention la situation de pénurie actuelle de l'internat, privé de femmes, aurait abouti à une disette auprès de laquelle les plaies d'Egypte seraient une douce blquette.

Arrêtons là nos exemples pris dans un passé révolu et rappelons ce qu'écrivait Maurice Barrès « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-même ! »

Votre thèse sur « Les brûlures du pavillon de l'oreille » vous ouvre en 1977 l'accès au poste de chef de Clinique-Assistant de chirurgie maxillo-faciale dans le service du professeur Souyris avec une fonction itinérante de chirurgie plastique au Centre des brûlés, à la Maternité, en Neurochirurgie et au Centre de rééducation du Cap Peyrefitte à Cerbère.

Vous voilà sur les rails d'une carrière qui se déroule selon un mouvement uniformément accéléré. Par cette formule mathématique facile, je rends hommage à votre formation initiale scientifique. Le Centre Hospitalier et la Faculté de Médecine n'ont pas su innover en créant une chaire de Chirurgie Réparatrice que vous auriez inaugurée. Encore une occasion manquée !

La clinique du parc vous ouvre les bras. Elle ne l'a pas regretté. Cette jeune clinique constituée par des médecins, chirurgiens, radiologues et biologistes qui n'avaient pas bénéficié à l'Université d'emplois réservés, s'est fait une place enviable dans l'ensemble soignant de l'environnement montpelliérain. Elle a su trouver sa place à l'écart du triangle formé par le Centre Hospitalier Régional, un Groupement privé d'établissements de soins et l'Administration Régionale de la Santé, forteresses solides, fortement maçonnées.

Votre importante clientèle ne vous empêche pas d'être élu au Conseil Départemental de l'Ordre. Vous lui apportez et vous lui servez de référence, voire de caution et, ce n'est pas inutile, votre profonde honnêteté, votre sens de l'équité et de l'organisation. Les Sociétés Savantes vous ouvrent les bras. On vous invite un peu partout dès qu'il s'agit de chirurgie réparatrice dont vous avez été l'un des pionniers. Cette discipline moderne s'est formée par compagnonnage par de jeunes chirurgiens qui s'y sont investis. Vous appartenez au Comité Directeur depuis 1983. Vous êtes membre du Conseil d'Administration de la Caisse d'Assurance Maladie des Travailleurs Indépendants du Languedoc Roussillon, nommé membre suppléant par décision ministérielle de la Commission Nationale de qualification en Chirurgie Plastique et vous publiez beaucoup.

La chirurgie, vous l'avez choisie dites-vous « parce que les résultats sont immédiatement observables » C'est aussi parce que la main, chez vous, garde un rôle essentiel. Vous aimez le travail manuel. En cela vous êtes un disciple de Socrate qui enseignait que la main permet de faire la plupart des choses qui rendent plus heureux que les bêtes. Il en donnait de nombreux exemples empruntés au savoir-faire des métiers. Mozart quant à lui a écrit « Le difficile est de dénouer un fil sans le rompre » Bien qu'il ne pensât pas alors en disant cela à la chirurgie, nous pouvons sans trahir sa pensée faire la translation.

Vous ajoutez aussi parmi les motivations déterminantes le passage dans les services de Georges Marchal et de Pierre Carabalona. Je partage sans réserve votre admiration à leur égard. Il serait peu convenable de passer sous silence lors de votre première année de médecine la forte impression que firent sur vous deux maîtres de notre maison : Paul Seintin et Christian Bénézech, hommes passionnés qui vous ont donné l'envie de continuer dans la voie de la recherche à un niveau élevé. Pour avoir bien connu l'un et l'autre, j'adhère à votre jugement. Le premier fut un scientifique

de grande rigueur, membre jusqu'à sa mort de notre Société. Le second fut un très grand doyen dans une époque difficile où ceux qui comme lui firent preuve de courage n'étaient pas légion.

Bien avant ces rencontres déterminantes, une sorte de catalyseur, vous aimiez et vous aimez toujours le travail manuel, cette main adroite de votre grand-père, si précieuse pour le rural et pour le chirurgien. Socrate enseignait « qu'elle permet de faire la plupart des choses qui rendent plus heureux que les bêtes » et il multipliait les exemples empruntés au savoir-faire des métiers : tisserand, menuisier, cordonnier.

Rappelons-nous que « sophia » en grec, avant de signifier connaissance et sagesse, désigne l'habileté manuelle.

La chirurgie est de plus en plus délaissée par les jeunes médecins. Les raisons en sont connues. Le manque de considération en est une. Une autre réside dans le comportement de certains magistrats toujours prompts à punir des innocents, à libérer des coupables et à se substituer au législatif pour faire les lois alors que leur mission se borne et c'est déjà suffisant à les appliquer. Le professeur Georges Desmouliez enseignait, il y a cinquante ans, que les parlements de l'Ancien Régime, jouant sur l'homonymie avec le parlement anglais qui disposait de la légitimité de l'élection, se permettaient de telles incursions dans un domaine qui n'était pas le leur, dès que le pouvoir exécutif montrait des signes de faiblesse.

Quand le nombre de chirurgien sera devenu insuffisant, il restera aux patients à aller se faire opérer à l'étranger. Les plaignants d'habitude et leurs conseillers auront joué à l'apprenti sorcier et avec la complicité de certains magistrats, auront gagné dans ce dérisoire jeu à qui perd gagne devenu à qui gagne perd.

L'exemple de la chirurgie n'est que l'aspect le plus voyant de ce qui attend la médecine.

Qu'est ce que la Médecine ? On peut en trouver facilement de multiples définitions. Je préfère vous parler du discours médical. Par discours on entend la manière habituelle de s'exprimer et non les longs développements ennuyeux que l'on est obligé de subir avant d'avoir accès à l'apéritif ou au buffet et qui faisait dire à un de mes amis que l'endroit où l'on boit pour le moins cher est le bistrot parce qu'on n'y subit pas les discours. Revenons au discours médical.

A l'une de ses frontières se trouve la Science dont la rigueur, l'expérimentation reproductible et l'absence d'engagement que l'on nomme, à tort, neutralité, est une sirène au chant séduisant et annonciateur de naufrage, séduisant par son apparente objectivité et aussi par la masse des crédits et mannes diverses qu'elle procure.

A l'autre frontière, nous buterons sur l'Artifice, le faire semblant, l'irrationnel, le magique, qui fixent si bien l'anxiété individuelle et collective dans les temps troublés où les personnages d'identification ont disparu à force de démythification, de désacralisation et de démissions.

Le sacré a été, à tort, confondu avec le magique et le rite avec le rituel.

La médecine est donc un Art, c'est-à-dire une activité dans laquelle la technique et l'homme qui l'applique, ont la même importance.

Le discours médical a pour limites celles de la vie humaine. Il est optimiste et reprend le bon sens populaire : "Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir". Il est issu du sacré : les premiers médecins étaient des prêtres chargés du lien entre la divinité et les hommes. Sa logique est inductive. Il part des observations et des cas particuliers pour essayer d'établir des liens entre eux, qu'il sait provisoires, toujours en mutations progressives. Il est réformateur et parfois révolté, jamais révolutionnaire : il ne vise pas à remplacer un ordre par un autre ordre puisqu'il ne se situe pas dans le registre de l'ordre et du pouvoir qui lui est inhérent.

La règle essentielle est la prudence et sa fonction première : le doute qu'il ne faut pas confondre avec l'hésitation. Le doute implique l'action, mais aussi l'attention en éveil à tout signe confortant ou infirmant cette action. L'hésitation consiste à rester sur place. L'expression "Il n'y a pas péril en la demeure" (en fait à demeurer sur place) n'est pas de mise dans le discours médical.

Enfin, ce discours reste modeste, non dans une fausse modestie expression ultime et pernicieuse d'un orgueil sans mesure que le discours exprime par la formule : "Je ne suis qu'un modeste médecin", mais dans la modestie véritable où l'adjectif, suivant alors le substantif, lui donne son plein sens de connaissance des limites et de doute sur sa propre action.

Progressivement se sont infiltrées dans le discours médical des idéologies philosophiques, psychologiques, politiques ou sociales, donc des a priori qui vont le dénaturer, tandis que l'ivresse d'un arsenal thérapeutique considérablement renforcé aboutissait à l'euphorie.

Les bornes qui signalent la frontière de la personne ne doivent pas être franchies. L'en deçà doit leur demeurer interdit. Même incité et flatté, le médecin doit s'y refuser. Là se situe l'essentiel de l'éthique, immuable et inaliénable. La moindre transgression l'altère et la dénature à jamais et en totalité. L'éthique est la tâche et la capacité de développer des valeurs universelles qui sont fonction de règles.

L'homme

Il me reste à aborder vos goûts et votre genre de vie. Vous aimez la nature sous toutes ses formes bien que la forme des Hautes Alpes soit la préférée. Les Cévennes ont droit à la seconde place. Elles vous permettent de longues promenades à pied, forme de déplacement que goûtait Rousseau qui la plaçait aussitôt après le déplacement à cheval que vous aimez pratiquer lors de randonnées.

Vous lisez beaucoup, des ouvrages simples : romans, biographies, œuvres de terroir. Il était naturel que vous aimiez les livres de Bernard Clavel. Vous lisez Le Clézio avec plaisir. Tous les matins en buvant votre thé vous écoutez un disque. Vous appréciez surtout le piano et vous êtes sensible aussi bien à l'époque classique qu'aux auteurs modernes. Votre admiration pour les félibres vous a conduit à être « tambourinaire » en qualité de félibre mainteneur.

Vous avez appris que la musique adore les contrastes autant qu'elle abhorre les contraires. Elle est exigeante, elle dont J.-S. Bach disait « J'ai beaucoup travaillé. Quiconque travaillera comme moi, pourra faire ce que je fais » Je n'en suis pas aussi sûr que lui.

Convivial, vous recevez volontiers les amis et n'hésitez pas à prendre place devant les fourneaux. Votre table et votre cave sont généreuses. Quant aux restaurants de qualité, il en est peu qui conservent un secret pour vous. Vous bricolez volontiers et vous travaillez au jardin, avec des gants, votre profession l'exige. On a connu des psychiatres manchots, pas de chirurgiens.

Conclusion

J'ai essayé de vous définir du mieux possible, mettant de côté ce que l'amitié pourrait embellir, de vous dépeindre tel que vous êtes et tel que je vous connais.

Vous entrez maintenant dans notre Société. C'est une institution et une institution montpelliéraine. Comme institution elle a un langage officiel et un entrelacs de coutumes, d'histoires passées et de non-dit. Il est quelquefois difficile d'y naviguer, les courants, les vents variables, les brisants et les écueils ne manquant pas. A côté de la direction officielle vous repèrerez vite les circuits parallèles ou souterrains de pouvoirs dont les décisions se substituent souvent à celles du président, pourtant seul responsable, sans qu'il en soit informé sinon quand il est mis devant le fait accompli.

Elle est aussi montpelliéraine et les Montpelliérains n'ont pas la réputation d'être très accueillants. Ce sont des citadins. Vous en avez fait l'expérience lors de votre première année de faculté. Ils condescendent quelquefois à aller chez vous mais leur porte vous reste fermée.

Cela dit, vous trouverez dans notre Société une ambiance de courtoisie, de bonne éducation, d'érudition et de grande culture qui vous fera oublier le reste et vous en consolera.

En commençant j'évoquais Socrate. Il y a en vous quelque chose de socratique. Comme lui vous savez que notre seul savoir est celui de notre ignorance, que notre liberté est le respect de la loi, que le politiquement correct est la négation du respect de l'homme, qu'il vaut mieux être victime que bourreau, que le souci de l'éthique et des valeurs morales sera la sauvegarde de l'Occident, que le témoignage trop pressé, l'illusion de l'expérience immédiate contredisent souvent les faits, que selon la formule de Pierre Dac « Avant de penser, il faut réfléchir », que nous devons nous avoir en mémoire celle de Malraux « Derrière chaque victoire d'Alexandre il y a une leçon d'Aristote » et qu'il convient derrière le signe d'en rechercher le sens.

Je partage votre croyance.

Oui, nous croyons à tout cela. Nous le croyons parce que nous savons, depuis des millénaires, et je le répète souvent, qu'il existe dans l'homme quelque chose de sacré qui échappe au temps et l'inscrit dans l'éternité.

Allocution de clôture du président Jean HILAIRE

Chers confrères, la nombreuse assistance qui vient de vous écouter a certainement été frappée, comme je l'ai été moi-même dès la lecture de vos discours respectifs, par cet appel constant et passionné à la notion de *service*. Certes se référer, comme vous l'avez fait Docteur Reynaud, à *la volonté de servir également l'humble et le nanti, de donner sans compter, avec charité, à l'humanité souffrante*, n'est-ce pas à la fois naturel et indispensable pour un complet et parfait exercice de la médecine ? Cette volonté, vos grands devanciers ont contribué à la développer en vous par leur exemple plus certainement que par leurs discours. Cependant dans votre propos il ne s'agit pas seulement de cela. Votre volonté de servir dépasse de beaucoup les limites de votre profession. Celle-ci est déjà très particulière par la masse des décisions à prendre, souvent sur l'instant, et l'ampleur des responsabilités; mais ce besoin de servir s'attache chez vous à toute votre vie. Cela mérite que l'on s'y arrête quelques instants pour clore cette séance de réception en soulignant que servir est bien autre chose qu'un art de vivre : il s'agit d'un élan d'une autre nature.

On peut déjà regretter que notre époque préfère parler de *profession* plutôt que de *métier*. De nos jours ce dernier terme est en effet considéré comme réducteur au point qu'il paraîtrait désobligeant à l'égard d'un ecclésiastique de parler de *métier* et l'on retient alors le *ministère* pour ajouter à l'activité proprement dite la disponibilité et l'apostolat. Et pourtant, on me pardonnera de le rappeler, le mot le plus beau et le plus ambitieux de notre langue en la matière est bien le *métier* qui est la forme médiévale venant en ligne directe du *ministerium* latin lequel désigne au premier chef un *service*, une *aide*. Notre société considère avec une certaine suffisance, et comme une simple référence historique qui n'est plus de mise, la conception médiévale du métier exercé comme une mission personnelle pour le bien d'autrui; mais je ne suis pas sûr qu'on ait beaucoup à y gagner ni pour l'équilibre de la collectivité ni pour celui de l'individu. Il est bien visible en effet que nombre d'hommes et de femmes cherchent aujourd'hui, comme une véritable évasion, à se tourner vers autrui à travers une activité associative, un engagement, un but et des satisfactions impossibles dans l'exercice trop souvent impersonnel de leur métier.

Servir n'est pas simple et ne l'a jamais été; je ne prétends pas broser un tableau charmeur de la question. Il faut garder de solides réserves d'abnégation, de ténacité, de courage pour persévérer dans cette voie tant sont grandes les embûches, les obstructions, les incompréhensions. La grande vertu reste la patience pour donner à l'exemple le temps de montrer sa valeur et ne rien attendre en retour pour soi-même. Mais je m'empresserai aussitôt d'affirmer que si la manière de servir, pour avoir une signification, doit demeurer totalement désintéressée elle apporte aussi de grandes satisfactions, et même - le mot n'est pas trop fort - des joies. Au delà des inévitables difficultés de l'entreprise *servir* donne un sens à la vie. Plus encore, pour avancer dans les limites imposées par la condition humaine ce sens-là est le bien le plus précieux pour parvenir à la sérénité. Pourquoi ne pas rappeler aussi, précisément dans le cadre d'une Académie, que l'allongement de la vie ouvre aujourd'hui de nouvelles et enthousiasmantes perspectives à ceux qui veulent encore servir, se consacrer à autrui tant qu'ils en auront la force, en transmettant les fruits de leur expérience scientifique et humaine ? En tout cas un croyant pourrait y trouver une

préfiguration d'un bonheur de l'au-delà. Et si ce discours peut paraître donner dans la grandiloquence et empiler des banalités, ce qui à notre époque prête à sourire, il suffit de répondre que dans notre société engluée dans la glorification de la technique et de l'individualisme il y a toujours des banalités essentielles qu'il faut crier pour qu'on les entende.

En qualité de Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier j'invite solennellement Monsieur Jean-Pierre REYNAUD à prendre place parmi nous où il occupera le vingt et unième fauteuil de la Section de Médecine.